

Plaidoyer pour la littérature jeunesse

Dominique Demers

Numéro 109, printemps 1998

La lecture d'oeuvres littéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Demers, D. (1998). Plaidoyer pour la littérature jeunesse. *Québec français*, (109), 28–30.

Illustration : Darcia Labrosse, tirée de *Boujour l'ombre* de Cécile Gagnon, 1985.

Un lieu de rencontre unique, au carrefour de l'enfance — ou de l'adolescence — et de l'âge adulte. Les livres pour la jeunesse sont des ponts entre ces mondes. Tous les spécialistes de la littérature jeunesse ne s'entendent pas à ce sujet mais à mon avis, la littérature jeunesse se définit, et doit se définir, en termes de destinataire. Il faut retrouver dans ces livres une volonté de rejoindre un jeune lecteur.

PLAIDOYER

pour la littérature jeunesse

par Dominique Demers

Un champ spécifique

De nombreux bons romans pour adultes parlent d'enfance ; le propre de la littérature jeunesse, c'est de parler AUX enfants ou AUX adolescents. Cela signifie, concrètement, qu'un adulte, écrivain, s'adresse à une sorte de Martien, car les enfants et les adolescents sont de merveilleux extraterrestres, même s'ils nous ressemblent. Ce qui fait rire, frémir, pleurer un enfant ou un adolescent, ce qui l'étonne, le choque, l'émeut, est souvent très différent de ce qui produit les mêmes réactions chez un adulte. Nous avons des sensibilités différentes, les œuvres pour la jeunesse en tiennent compte. Elles sont là pour cette raison : atteindre les jeunes lecteurs en tenant compte de ce qui les caractérise.

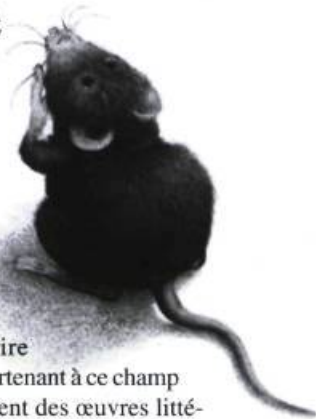
Cette façon de définir la spécificité du champ littéraire pour la jeunesse m'apparaît fondamentale. Deux mots sont à retenir : *littérature* et *jeunesse*. La notion de destinataire, ou de public cible si l'on veut, vient s'ajouter à un projet littéraire. La littérature jeunesse représente un défi de création unique et particulièrement difficile. Écrire pour la jeunesse, c'est écrire tout court, ce qui signifie accepter l'enjeu de la création littéraire dans toute sa complexité et avec tous les défis — stylistique, narratologique, esthétique... — que cela comporte. L'écrivain pour la jeunesse doit, comme tout écrivain, bâtir un univers, juste avec des mots, construire un monde original, dense, prenant, signifiant, en n'ayant pour tout matériau que des mots. Ses personnages devraient continuer longtemps d'habiter le lecteur une fois le livre fermé et la trame narrative qu'il a construite devrait propulser ce même lecteur, non seulement dans un voyage mais dans une aventure, une exploration.

Écrire tout court

Écrire pour la jeunesse, c'est donc d'abord écrire tout court. Les livres appartenant à ce champ littéraire sont effectivement des œuvres littéraires à part entière, mais ils constituent aussi ce qu'on pourrait appeler une littérature « plus » puisqu'au défi littéraire s'en ajoute un autre : celui de rejoindre ces fameux Martiens dont nous avons parlé, sans rien sacrifier à l'enjeu artistique. La littérature jeunesse n'est pas simplement une littérature « autre », c'est une littérature « plus », extraordinairement fascinante à explorer à cause justement de sa complexité. Une œuvre brève n'est pas nécessairement simple.

Je sais que certains éditeurs, certains écrivains aussi, croient qu'on peut se contenter d'écrire « tout court » en souhaitant que les enfants ou les adolescents y trouvent leur compte. Pour moi, l'intention doit être présente, c'est ce qui crée la glorieuse alchimie d'art et d'enfance. Un adulte créateur explore les fantasmes d'un jeune lecteur ; un jeune lecteur, ému, ravi, étonné, se sent happé par l'œuvre de cet écrivain adulte. C'est formidable ! Le défi de rejoindre la sensibilité des jeunes lecteurs représente une contrainte créative extrêmement stimulante.

Dans l'une de ses préfaces à *Vendredi ou la vie sauvage*, Michel Tournier confiait qu'écrire pour la jeunesse est ce qu'il y a de plus exigeant. Il disait n'y parvenir que lorsqu'il était au sommet de sa forme, plein de talent et d'allant et confessait que le reste du temps, il ne parvenait qu'à rejoindre un public plus restreint et parfois même, lorsque ça n'allait pas du tout, seulement les intellectuels ! Tournier a raison : les bons livres pour adultes



Félix Monique, Histoire d'une petite souris qui était enfermée dans un livre (illustration et texte) 1980.

ne rejoignent pas nécessairement les jeunes, mais les chefs-d'œuvre de la littérature jeunesse séduisent aussi les adultes.

Un premier contact avec la littérature

Encore une fois, tout découle de ces deux mots clés : littérature et jeunesse. Rappelons, pour bien comprendre, que la littérature jeunesse a été inventée en même temps que l'enfance¹. À ses origines, la littérature jeunesse obéissait à des objectifs de protection et d'adaptation. Les adultes voulaient tenir les enfants à l'écart de certaines réalités pour les protéger. Ils souhaitaient aussi tenir compte de leur nature différente afin de mieux les rejoindre. Ainsi, au dix-septième siècle par exemple, auteurs et éditeurs croyaient qu'en emballant un message chrétien très édifiant dans un gentil récit, il serait mieux reçu par le jeune public que si on utilisait une formule moins ludique. Aujourd'hui, notre conception de l'enfance a changé. Les livres pour enfants servent moins à éduquer et la notion de protection s'effrite.

À l'aube du vingt et unième siècle, les livres pour la jeunesse offrent peut-être surtout aux enfants un premier contact avec la littérature. Leur plus grande fonction est de permettre à un enfant ou à un adolescent de découvrir le bonheur de lire et de le sensibiliser au plaisir des mots. Peu d'enfants risquent d'avoir un coup de foudre pour la littérature à huit ou même douze ans en plongeant dans une œuvre d'Anne Hébert, Marie-Claire Blais, Michel Tremblay, Marcel Proust... Mais cela risque fort de leur arriver avec un roman de Nathalie Babbitt, Lucy Maud Montgomery, Denis Côté, Michèle Marineau, Raymond Plante, Cynthia Voigt...

Trop de jeunes encore quittent l'école sans avoir découvert le bonheur de lire. Pourtant, on publie, en français, annuellement, des milliers de livres pour la jeunesse parmi lesquels au moins quelques centaines sont excellents. Mais nous ne reconnaissons pas encore suffisamment l'importance capitale de la littérature jeunesse. De nombreux enseignants, bibliothécaires et animateurs du livre ont découvert le potentiel de cette littérature. Et les écrivains pour la jeunesse ont compris leur immense pouvoir en recueillant les témoignages de jeunes lecteurs. J'ai, à l'instar de nombreux collègues, reçu des centaines de lettres très touchantes de jeunes qui m'ont confié leur émerveillement après avoir découvert le bonheur de lire. « Maintenant, chaque fois que je me sens seule, que j'ai de la peine ou que tout va mal, je lis et cela m'apaise » (Mélissa). « Depuis le début de l'été, je suis tombée dans la potion magique des livres. Maintenant, le soir, j'ai une bonne raison d'aller me coucher » (Camille). « Pour moi, la lecture est devenue un passe-temps imbattable » (une autre Mélissa).

Rendre les livres accessibles

Pour qu'un plus grand nombre de jeunes découvrent ce bonheur essentiel, il faut absolument rendre la littérature pour la jeunesse plus accessible et développer des moyens pour mieux guider les jeunes lecteurs, pour les aider à cheminer dans cette jungle qu'est la production contemporaine. Une foule d'études démontrent les liens entre la lecture et la réussite scolaire. Des milliers d'expériences sur le terrain, dans nos écoles et nos bibliothèques, illustrent l'efficacité de la littérature jeunesse

pour permettre à un jeune de se découvrir et de s'affirmer comme lecteur. Malheureusement, dans trop de milieux encore, l'accessibilité réelle au livre n'est qu'un vœu pieux. Dans trop de bibliothèques encore, les jeunes doivent s'inscrire vingtième, ou même trentième, sur une liste d'attente pour avoir enfin accès au livre qu'ils veulent lire. Les budgets d'achat de livres sont nettement insuffisants et la formation des enseignants et des bibliothécaires en littérature jeunesse est quasi inexistante. L'Université du Québec à Montréal vient d'ailleurs de fermer son certificat en littérature jeunesse ! À l'heure où, au Québec, plus d'un livre sur trois est destiné aux jeunes, la vaste majorité des enseignants et des bibliothécaires n'ont reçu aucune formation pour comprendre, sélectionner, étudier, approfondir, animer la littérature jeunesse. On leur demande de se débrouiller, sans leur fournir les outils nécessaires. Je n'ai rien contre l'intégration des multimédias, mais ne devrait-on pas d'abord s'assurer qu'en sortant de l'école tous les jeunes auront découvert qu'avec un livre on peut rire, frémir, découvrir, voyager... À quoi sert la littérature jeunesse ? À ça, justement !

Une littérature sans limites

La littérature jeunesse n'est pas une littérature « moins », mais une littérature « plus ». Notre objectif ne devrait pas être de permettre aux jeunes de délaisser le plus rapidement possible la littérature jeunesse comme si c'était un mal nécessaire, inévitable, précédant l'accès à la vraie littérature. Notre objectif ultime, comme société, devrait simplement être de permettre à tous les Québécois de s'épanouir pleinement comme lecteurs. Certains lecteurs sont moins littéraires que d'autres. D'aucuns se gavent d'essais, de livres pratiques et, occasionnellement seulement, de romans. Je crois que ce sont des lecteurs heureux. Il y a quelques années, après avoir lu des dizaines de romans québécois et étrangers, le chroniqueur Pierre Foglia est tombé sur un livre jeunesse : *Sudie* de Sara Flanigan. Touché, ému, ébloui, il avait écrit à l'époque que c'était là le meilleur livre qu'il avait lu pendant l'année.

Si, comme on l'a souvent affirmé, la littérature jeunesse est bel et bien une littérature à part entière, je ne crois pas qu'il soit logique de parler de « limites ». Nous l'avons dit : c'est une littérature « plus », pas une littérature « moins ». Le désir de rejoindre un destinataire d'un autre âge s'ajoute aux contraintes artistiques. Ce qui m'attriste, c'est lorsqu'un lecteur — quel que soit son âge — n'a plus de curiosité, lorsqu'il ne s'épanouit plus.



De la salle de jeux jusqu'au salon, ils font le tour de la maison.

Mais quand Zoé grimpe sur le fauteuil, Papa arrive en un clin d'œil.

Marie-Louise Gay, *Magie d'un jour de pluie* (illustration et texte) 1986.

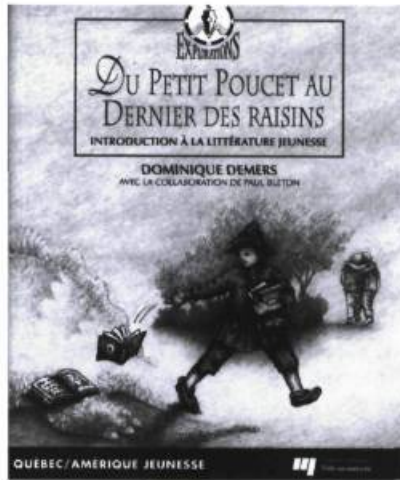
Je ne suis pas contre les livres « Harlequin », par exemple, j'en lis volontiers lorsque j'ai la grippe. Mais je trouve navrant que des lectrices séduites par ces livres se cantonnent dans une collection « Harlequin » sans jamais accéder à quelques-uns des grands chefs-d'œuvre de la littérature sentimentale, qu'il s'agisse d'œuvres pour adultes ou pour adolescents. De même, je trouverais dommage qu'un jeune de dix-huit ans ne lise que de la littérature jeunesse, mais je trouverais tout aussi navrant qu'un grand amateur de littérature ne s'y intéresse pas du tout. C'est pourtant très fréquent... La vaste majorité des professeurs de littérature dans les collèges et les universités n'ont aucune idée de ce qui se cache derrière les pages couvertures des meilleurs romans pour la jeunesse. Et on dit ensuite que la littérature de jeunesse a acquis ses lettres de noblesse !

Le roman jeunesse en classe

Encore une fois, nous devons retourner aux prémisses. Si le corpus pour la jeunesse contient effectivement, comme le corpus pour adultes, des œuvres littéraires importantes, il faut les aborder comme tel. Nous avons encore trop souvent tendance à simplement vérifier l'acquisition de connaissances suite à la lecture d'un roman jeunesse. On fait comme si notre conception de l'enfance et de l'adolescence n'avait pas évolué, comme si les livres pour la jeunesse n'avaient pas changé, comme s'ils véhiculaient simplement des contenus, didactiques ou autres, ou encore comme s'ils servaient strictement à maîtriser l'apprentissage de la lecture. J'enseigne la littérature jeunesse à l'université depuis plus de dix ans et l'analyse littéraire de ses œuvres constitue une part importante de ma pratique d'enseignante. Plus de la moitié du guide d'introduction à la littérature jeunesse, *Du Petit Poucet au Dernier des raisins*², s'attache à l'analyse du récit pour la jeunesse. Au fil des ans, je me suis beaucoup interrogée sur la pertinence de diverses approches littéraires. Avec le temps, il me semble que tout se simplifie. Je retiens quelques principes fondateurs et j'y reviens sans cesse. Ainsi, je crois que tout ce qu'on tente de faire autour ou à partir d'une œuvre littéraire doit obéir à un objectif fondamental : créer des lecteurs plus riches, plus heureux. J'avertis toujours mes étudiants dès le premier cours si, à la fin d'une de nos rencontres, l'un d'eux n'arrivait pas à lier mon enseignement à cet objectif ultime, s'il ne sentait pas que nos explorations littéraires faisaient de lui un lecteur mieux outillé et plus heureux, il devrait m'arrêter.

J'hésite à proposer des moyens concrets pour aborder le livre jeunesse en classe parce qu'il me semble qu'on ne peut pas aborder cette question sans d'abord cerner clairement nos objectifs. Trop souvent, nous inventons des moyens, des activités, sans avoir bien défini nos buts. Pourquoi ce questionnaire, ce quiz, ce jeu, cette critique, ce clip, cette affiche auquel l'étudiant doit travailler ? Une fois l'objectif bien cerné, tous les moyens sont bons... à condition d'être efficaces.

On sait que l'animation du livre se divise essentiellement en trois grandes étapes : avant la lecture, pendant la lecture et après la lecture. Avant la lecture, on peut donner le goût de lire l'œuvre, piquer la curiosité, présenter l'auteur... Pendant la lecture, on



peut s'arrêter pour imaginer la suite, dramatiser certains passages, traquer l'émotion, l'étonnement... Après la lecture, on peut critiquer, comparer, déguster, utiliser l'œuvre comme une fenêtre ouverte sur d'autres mondes, d'autres lectures... Dans la réalité, la plupart des activités proposées aux élèves se situent à l'étape de l'après lecture. Pourtant, lire c'est voyager et un beau voyage, ça se prépare et ça se prolonge. L'avant et le pendant ne devraient pas être négligés.

Les possibilités d'activités sont infinies, les seules limites étant notre créativité. Lors de mes rencontres dans diverses écoles à titre d'écrivaine, j'ai été témoin de nombreux projets fascinants conçus par des ense-

ignants. Il me semble qu'il faudrait créer davantage de lieux de discussions et d'échanges pour permettre aux enseignants de partager ces projets avec des confrères, pour les améliorer aussi et mieux cerner leur efficacité.

Une exploration chargée de sens

Malheureusement, dans certains milieux, les activités proposées aux élèves servent surtout à vérifier s'ils ont bel et bien lu le livre sans aller plus loin. On évalue alors ce que l'étudiant a compris ou ce dont il se souvient, comme s'il ne s'agissait pas d'un roman mais d'un exposé sur les grenouilles ou d'une formule mathématique. Ces approches ne sont pas seulement stériles : elles sont nuisibles. Elles érodent le plaisir de lecture, l'épuisent au lieu de le nourrir. Quel adulte aimerait dresser la liste des personnages du roman qu'il vient de terminer en établissant la nature des relations entre chacun ? À quoi cela sert-il si on ne va pas plus loin ?

Les activités les plus utiles et les plus efficaces sont parfois toutes simples. Quand avons-nous, la dernière fois, relu un grand roman, non pas pour l'analyser selon une grille stricte, imposée, mais pour éclaircir le mystère du bonheur de lire qu'il nous a procuré ? Pour tenter de cerner la magie des mots qui nous ont portés, les secrets de la construction narrative qui nous a tenus en haleine ? Un tel projet peut nous amener à utiliser des grilles d'analyse, mais cette fois dans le cadre d'une exploration qui n'est plus strictement mécanique mais chargée de sens. En maintenant le cap sur le bonheur de lire, on risque toujours beaucoup moins de faire fausse route...

* Écrivaine pour la jeunesse et spécialiste de la littérature jeunesse

Notes

1. Un des chapitres du livre *Du Petit Poucet au Dernier des raisins* (1994) est consacré à la naissance et à l'évolution de la littérature jeunesse au Québec et ailleurs et dans un autre chapitre : Dominique Demers situe cette évolution dans une perspective socio-historique. Dans ses recherches doctorales et post-doctorales, elle s'est beaucoup intéressée aux valeurs que différentes sociétés accordent à l'enfance et à la façon dont ces valeurs influencent la littérature consacrée à la jeunesse.
2. Demers, Dominique et Bleton, Paul, *Du Petit Poucet au Dernier des raisins*, Montréal, Québec-Amérique / Télé-Université, 1994, 253 p.